

Marcel Spada en Languedoc

Un prince de la Renaissance, un artiste bolonais, un érudit libertin, un condottiere à l'épée tranchante (guelfe ou gibelin ?) : comment choisir entre les diverses résonances de ce nom de Spada ?

On échappe à la question dès qu'on imagine, aux alentours de 1930, un jeune garçon et sa petite compagne descendant les riantes avenues de la ville d'Hyères ou savourant les senteurs du jardin Olbius Riquier. Un Sudiste, il l'a dit lui-même – et comme il l'a bien dit ! J'ai toujours admiré chez Marcel Spada l'élégance naturelle du style, cette justesse de touche tissée de fine culture qui situe tout ce qu'il écrit aux antipodes de la littérature de métro. Ne nous étonnons pas si malgré les suffrages de ses pairs, il n'a pas encore trouvé une audience en rapport avec son talent d'écrivain.

Il a raconté qu'à la fin des années soixante-dix il faisait pour ses étudiants montpelliérains un cours (pour le moins non conformiste) de pratique contemporaine de l'écriture auquel ils étaient invités à collaborer de leur plume. Nul n'était plus qualifié que lui pour un tel enseignement. Il expliquait que la création littéraire n'a rien de commun avec l'abstraction rationaliste qui voudrait aujourd'hui connaître les œuvres mieux que ne les connaissent leurs auteurs, les déchiffrer par des procédés techniques empruntés à l'arsenal des sciences humaines. La compétence critique, affirmait-il, est du côté des écrivains et il exhortait son auditoire à s'inspirer des divagations surréalistes et des exercices stylistiques de Raymond Queneau. Les quinze ou vingt pages qui ouvrent ses *Erotiques du merveilleux* développent ces considérations. J'en fus enchanté lorsque je les découvris parce qu'elles nous libéraient de la dictature du structuralisme et de

l'insignifiance fastidieuse des « lectures plurielles », mais je sais qu'elles lui valurent par la suite quelques désagréments de la part du dogmatisme installé. En harmonie avec l'opinion des plus grands de Baudelaire à Ponge, en passant par Proust, Claudel, Julien Gracq., elles m'apparaissaient comme un manifeste irréfutable en faveur de la raison et du goût. Je suis frappé relisant ce préambule par la passion contenue dont il témoigne, à l'écart de toute polémique, le désir actif et persévérant de montrer que la littérature est, plus qu'un noble divertissement, l'accès singulier à une vie différente de celle qui s'éprouve dans l'existence ordinaire et les idéologies. Et c'est également ce qui ressort des exemples proposés dans la deuxième partie, de Benjamin Péret à Noël Devaulx, comme des amplifications de la troisième où de nouveaux noms surgissent, que le critique, en dépit des divergences d'orientation, se plaît visiblement à réunir dans un étonnant syncrétisme artistique. On lui fit observer au moment de la soutenance (puisque l'ouvrage, très officiellement, dut sacrifier au rituel immuable d'une thèse universitaire) qu'il y avait là un risque de confusion, la notion de merveilleux par exemple ayant du mal à se distinguer de celle de fantastique et l'érotisme mis en avant au départ glissant peu à peu vers d'autres interrogations qu'on pourrait qualifier de spirituelles. Je pris moi-même un malin plaisir à relever que, citant Claudel, il avait occulté un passage (dans *Jules ou l'homme-aux-deux-cravates*) qui n'allait pas tout à fait dans son sens. A vrai dire, le mouvement profond du texte emportait toutes les objections possibles. C'est que pour lui les érotiques du merveilleux entretiennent d'étroites affinités avec les religions et les mystiques, ainsi dans le monde étrange des contes de Ghelderode et dans les « parades secrètes » de Noël Devaulx. Les pages qui leur sont consacrées sont parmi les plus suggestives avec les figures redoutables et énigmatiques du monstre, du simulacre et de la mort. Ici encore une passion maîtrisée saisit le lecteur, qui distingue dans ces vivants commentaires la marque d'un univers personnel. Univers en effet « syncrétique » et en quelque sorte fraternel, ouvert à toutes les réalités humaines et par là même à toute forme de création. Le monument n'est-il pas d'ailleurs signé ? Que l'on se reporte aux lignes de la conclusion où Miroir, Masque, Mannequin d'un côté, et de l'autre Simulacres étalent facétieusement leurs initiales qui sont celles de l'auteur, à la manière de ce qu'on voit chez les peintres qui aiment inscrire les leurs dans un coin de leur tableau.

Chaque semaine au temps où je l'ai connu, laissant la quiétude du clos Léopoldine, il prenait le train pour Montpellier. Il débarquait à l'hôtel de Noailles, puis le lendemain, ayant terminé ses cours, il retournait à Toulon. J'ai l'impression que cette parenthèse montpelliéraine – une douzaine d'années, me semble-t-il – a compté dans la carrière de Spada. Il est probable qu'elle ne lui déplaisait pas, et l'Université bénéficiait de son savoir. Il invita un jour Francis Ponge à revenir dans sa ville natale pour faire une conférence aux étudiants. La verve du poète à près de quatre-vingts ans était intacte. En firent les frais les ennemis de la volupté, les doctrinaires au discours stérile, l'art prolétarien et le parti communiste... pêle-mêle et sans ménagement. Entassé dans un amphithéâtre exigü, le jeune public manifesta son enthousiasme. Ce fut un triomphe, un grand moment de culture vivante loin des modes et des mondanités parisiennes. Sur ce souvenir s'arrête mon témoignage concernant Marcel Spada en Languedoc.

Mettons-le dès maintenant à sa place dans la cohorte des écrivains du Midi.

Robert BESSÈDE